

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 3

Artikel: Le Lausanne qui s'en va : la fin du "Grand-Pont"
Autor: Sensine, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206639>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

FAVEY, GROGNUZ ET L'ASSESSEUR

Récit complet des aventures de trois bons Vaudois

PAR

LOUIS MONNET

Illustrations de Déverin, de Ralph et de J.-H. Rosen.

(NOUVELLE ÉDITION)

En vente au Bureau du *Conteur Vaudois* et dans toutes les librairies. (Prix : fr. 2,50.)

LE LAUSANNE QUI S'EN VA

La fin du « Grand-Pont ».

C'est pas du pont Pichard que je veux vous parler aujourd'hui, car heureusement il n'est pas près de sa fin Le « Grand-Pont », c'est le café de ce nom, que tous les Lausannois connaissent. D'impitoyables financiers ont acheté la maison où depuis un demi-siècle régnait cet établissement fameux, une de nos gloires locales. Dans quelques jours on va démolir, et, sur son emplacement, on bâti une superbe banque. Bacchus remplacé par Mammon, c'est ça qui est anti-vaudois et vingtième siècle !

Lundi dernier, c'était le jour de la clôture. Pour la dernière fois, l'hospitalier café ouvrait ses portes à sa fidèle clientèle. Les vieux habitués n'avaient pas voulu laisser passer cet événement sans manifester leurs regrets ; ils étaient donc venus assez nombreux saluer les chères tables de marbre autour desquelles ils avaient l'habitude de se réunir chaque jour.

Sur les parois, l'ombre menaçante du démolisseur apparaissait déjà ; malgré cela, la soirée se passa fort galement et ce ne furent pas précisément des pleurs que répandirent les consommateurs pendant cette veillée funèbre. La cave du Grand-Pont était encore assez remplie ; il y avait là des Monnet, des Roud de derrière les fagots et des champagnes secs, contre lesquels les regrets les plus amers ne peuvent tenir. Tel qui était venu avec la figure allongée d'un monsieur navré s'en retourna chez lui le cœur plein de joie, trouvant que les fins de café ne sont pas trop tristes. Il faut dire aussi que l'excellent détenteur de l'établissement, M. Baudenbacher, fit royalement les choses.

Vers neuf heures, les habitués se firent photographier à la lumière du magnésium, près de leurs tables habituelles. Après quoi commença le second acte. Il fut très long, mais les acteurs le trouvèrent très court, du moins ceux qui restèrent jusqu'à la fin, car il y eut un dernier carré, comme à Waterloo, et celui-ci se conduisit avec la même vaillance. Les ennemis n'étaient pas trop ; et puis il eût été glorieux d'être vaincu dans une occasion aussi solennelle. Ne me demandez pas si le lendemain, quelques-uns des combattants connurent ce que le lecteur d'un vaudeville célèbre appelle la *gueula lignea* ; mes renseignements d'historiographe

bien informé s'arrêtent au seuil de la porte. D'ailleurs, devant celle-ci stoppait la meilleure automobile de la maison Pfister ; elle ramena les héros du dernier carré qui firent dans leur logis une rentrée très digne.

Avant de partir, sur la table du milieu, ils avaient brûlé, en signe de deuil, le stock des journaux de l'établissement. Tout se passa suivant le rite antique... mais pas solennel.

Et maintenant, disons un dernier adieu à ce cher Grand-Pont, dont la disparition fait un vide affreux à Lausanne. Depuis 1860, année où les frères Kamm l'avaient ouvert, il avait vu passer devant son comptoir les personnalités les plus connues de Lausanne et du canton. De grands personnages y étaient venus. Le 28 février 1893, l'infortunée impératrice d'Autriche y entra avec sa dame d'honneur et consomma un verre de cet excellent café noir qui faisait la gloire de l'établissement. Un sympathique fonctionnaire postal, M. S. Palaz, fut témoin de cet événement, qui mit en émoi toute la ville.

Le Grand-Pont connut plusieurs directions, mais il fut toujours un café modèle. Sous les frères Kamm, des gens charmants et généreux, puis de 1886 à 1896, quand M. Pouillot, homme fort aimable, prit la suite de l'hôtel et du café, plus tard, avec le serviable M. Raach, et, dans ces dernières années, sous l'excellent détenteur qui vient de clôturer l'établissement, les habitués n'eurent qu'à louer des directeurs avec lesquels ils entretenaient les meilleurs rapports.

Un café comme le Grand-Pont est un lieu précieux, car, en réalité, c'est un cercle, où l'on retrouve ses amis pour causer et oublier un moment les soucis de l'existence. Bien des personnes ont des préventions contre les cafés ; elles se figurent que ce sont des lieux d'orgie, des temples de l'alcoolisme. C'est une idée fausse. La plupart des cafés sont des établissements où l'on use modérément des boissons alcooliques. Au Grand-Pont, le plus grand nombre des clients ne prenait que du café. Au temps où la fée verte régnait, presque tous y vinrent pendant vingt ans sans y consommer une seule absinthe.

Les vieux garçons et les veufs se réunissaient là, à une heure et le soir, parce que le cercle d'amis qu'ils y trouvaient leur tenait lieu de famille. Les hommes mariés y venaient aussi, il est vrai, mais... c'était uniquement par solidarité masculine. Quand on a une femme charmante, on la laisse de temps en temps pour que ceux qui n'en ont pas ne souffrent pas trop de leur isolement. Les hommes mariés qui vont au café sont des consolateurs à l'usage des célibataires. Lorsqu'ils viennent les retrouver dans un lieu d'autant bonne compagnie que le Grand-Pont, ils accomplissent un acte des plus louables. Si les « Grands-Ponts » n'existaient pas, il faudrait les inventer. Maintenant que celui de la place St-François est détruit, je conseille fortement aux Lausannoises mariées de se cotiser pour en subventionner un autre. C'est dans ce café que la vertu de leurs maris était le plus à l'abri. Et puis, comme ils leur revenaient char-

mant après cette station au milieu d'aimables célibataires !

La clientèle du Grand-Pont était très variée et même cosmopolite : hommes politiques, fonctionnaires fédéraux et cantonaux, avocats, professeurs, artistes, docteurs, négociants, Suisses, Français, Anglais, Allemands, Russes s'y couoyaient chaque jour et y nouaient des amitiés durables. On y voyait même des pasteurs abstinents qui donnaient le meilleur exemple ; l'eau de Romanel y fut en honneur. C'était un monde fort bariolé mais très bien ; la tenue du lieu, malgré quelques accrocs par ci par là, y était vraiment parfaite. Un jour, deux affreux voyous, échappés de quelque assommoir, franchirent le seuil de ce noble lieu ; quand ils aperçurent cette assemblée d'une si noble tenue, ils reculèrent avec respect n'osant pas entrer et l'un d'eux s'écria en regagnant la porte : « Ça, c'est des *rapins* ! On se trotte ! »

Les vieux habitués avaient chacun leur table préférée, et quand un intrus se permettait de l'occuper, ils trouvaient toujours moyen de le faire déguerpir et l'intrus ne récidivait pas. A certaines tables, on jouait, à d'autres on causait tout en dégustant le moka du lieu qui ne connaît que rarement la chicorée économique. Parmi ces dernières, il y en avait une appelée la *Table Carrée* ; on l'avait surnommée ainsi parce elle avait la forme.... d'un rectangle. Cette table fameuse se faisait remarquer par la verve de ses fidèles ; on n'y jouait jamais, mais on y parlait beaucoup, *de omni re scibili et quibusdam aliis*. Chacun des membres y apportait son petit stock d'anecdotes comiques ; on composerait un livre avec tous les mots spirituels qui y furent lancés. Dans des occasions solennelles, à l'époque de la chasse surtout, on y faisait des soupers d'amis qui réunissaient tous les membres. Tout se passait avec la modération propre à la dignité du lieu. Malgré les tentations qui assaillaient quelquefois sa vertu de brave table bourgeoise et rangée, la « Table Carrée » ne connaît pas les géométriques déformations : la « Table Carrée » ne fut jamais... ronde.

Et maintenant la clientèle du Grand-Pont est dispersée aux quatre vents des cieux. Hier au soir, j'ai rencontré un des plus vieux habitués : il errait mélancoliquement sur la place, où la devanture fermée du café faisait une tache noire et lugubre. Il était triste, triste, triste. Je suppose qu'il trouvera bientôt du réconfort dans quelques-uns des excellents cafés ou cercles de la ville, mais pour le moment, il était navré, et il s'écriait, parodiant un vers célèbre : Rendez-moi le Grand-Pont ou laissez-moi mourir !

HENRI SENSINE.

A la petite sœur. — L'autre matin, M. P. annonce à son fils, un mignon bambin de six à sept ans, que pendant la nuit sa maman lui a apporté une délicieuse petite sœur.

— Oh ! montre-la-moi, p'pa !

— Non, chéri, tu ne peux pas la voir à présent. Plus tard.

— Pourquoi ?